LE CHAUDRON AU PAPPE DES VILLAGEOIS.

Traduction du Flamand.



1791.

ERRATA.

Pag. 8 ; où il y a corbeau, *lisez* agace ; & dans tout le cours de l'ouvrage, au lieu de Battelier, *lisez* le Chien du Berger.



LE CHAUDRON
AU PAPPE
DES VILLAGEOIS,

Traduction du Flamand.

JACQUES.

Eh bien, mon père, mon père, quelles choses sont-ce là dans notre maison? vous savez quels discours nous avons tenus hier à table avec notre curé & sa compagnie, dans la grande chambre, à côté de l'étable des vaches; celles-ci n'ont-elles pas compris nos discours? elles raisonnent de cela entr'elles; voilà ce que c'est de parler si ouvertement; elles disent qu'elles veulent aussi changer de représentans.

LE CENSIER.

Jacques, je crois que tu deviens fou; viens te mettre à table, mange ton pappe, le plat est presque vuide, ou bien ramasse ce qu'il y a dans la marmite, sinon je prévois que Battelier, notre chien, pourroit encore la lécher.

BATTELIER.

Je vous demande excuse, mon maître, je lé-

cherai bien la marmite, quand Jacques aura ramaſſé ce qu'il y a.

LE CENSIER.

Eh bien grand Dieu! Jacques, qu'eſt-ce que c'eſt que cela? notre Battelier parle poſitivement la langue des hommes; qu'eſt-ce que cela veut dire? j'en tombe comme hors de moi-même; quel miracle eſt-ce là? Mimie avez-vous bien entendu, que notre Battelier ſait parler?

MIMIE.

Ah! je tombe en foibleſſe, prenez la bouteille au vinaigre & lavez moi le viſage!....

LES DOMESTIQUES.

Oui, notre maître, nous l'avons également tous bien entendu. Le chat eſt ici aſſis entre nos jambes, & il a déja demandé cinq à ſix fois, ſi le plat au pappe n'étoit pas encore bientôt vuide, qu'il lécheroit volontiers le plat; nous ſommes ici tous tremblans d'altération, nous avons preſque laiſſé tomber nos cuilliers hors de nos mains: voyez un peu dans quel état ſont nos ſervántes, elles ſont toutes comme des poules mouillées.

LE CENSIER.

Eh bien, que quelqu'un de vous autres courre chez le curé; je crois qu'il y a de la ſorcellerie dans la maiſon; que ces meſſieurs de hier viennent avec auſſi; plus il y aura d'eccléſiaſtiques, ce ſera tant mieux; mais que Marie reſte maintenant à la

maiſon; car, à cette heure, ce ne ſera certainement pas ici une carmeſſe.

MIMIE, *revenue de ſa foibleſſe.*

Moi, j'y courrai bien, mon père; mais Marie voudra encore une fois venir avec, néanmoins cela n'y fait rien, le cas eſt trop preſſant, je ne diſputerai point avec elle, quand même elle voudroit auſſi amener avec, le chien & le chat du curé.

MIMIE, *ſonne à la porte du curé.*

Derling, derling, derling; Marie ouvrez vîte, je dois parler au curé; toute notre maiſon eſt enſorcelée; notre chien & notre chat parlent préciſément comme les hommes. Monſieur le curé venez vîte, vîte; amenez auſſi les meſſieurs de hier, tant plus d'eccléſiaſtiques tant mieux.

LE CURÉ.

Tranquilliſez-vous donc, Mimie; quel miracle ſeroit-ce là? je n'ai encore jamais vu ni lu un tel miracle; mais attendez, attendez, nous irons tous enſemble; ces meſſieurs de hier ont préciſément fini de prendre leur thé. Marie, prenez un peu notre chat ſous votre bras avec vous, je laiſſerai venir Mouffe, notre petit chien, avec nous auſſi; l'un parlera certainement comme l'autre; l'un aboyera, l'autre miaulera, comme le font auſſi notre chien & notre chat.

Nous entrerons par la porte de derrière, à travers du jardin dans la cenſe, parce que ce grand chien à l'attache, ce grand dogue de la baſſecour ſeroit quelquefois déchaîné; & vous Marie,

quand vous ferez dans la maifon , mettez feulement notre chat à terre, l'un chat ne mordera pas l'autre ; & Battelier n'eft qu'un petit chien comme notre Mouffe, il ne feront, non plus, aucun mal l'un à l'autre.

LE CURÉ, *entre dans la maifon du cenfier.*

Bien le bon jour, Cenfier ; voyez, nous fommes encore une fois tous ici comme hier, finon que j'amène de plus, mon chien & mon chat, pour aboyer & miauler contre les vôtres, au-lieu de parler, comme vous le dites. O l'innocent payfan ! Qui a jamais entendu que les bêtes parlaffent ? Marie, mettez un peu notre chat à terre, & que le Cenfier lui parle une fois, ou parlez lui vous-même, il eft familier avec vous, il vous connoit, il couche toutes les nuits fur votre lit.

MARIE.

Venez ici, mon toutou, mon petit chat, je vous carrefferai, ma jolie bête, parlez un peu comme font les chats.

LE CHAT *du curé.*

Miau.... miau.... miau....

LE CURÉ.

Voyez-vous bien maintenant, cenfier, comment parlent les chats, quand ils miaulent. Marie, parlez préfentement une fois auffi au chat du cenfier;

carressez-le premièrement un peu ; mais prenez garde, il me semble que c'est un marou, il pourroit bien vous sauter à la figure.

MARIE.

Je n'ai pas peur de cela, monsieur le curé, ce marou me connoit bien, il vient souvent chez nous près de notre chatte.

LE MAROU.

Oui, cela est vrai, Marie ; mais quand je fus dernièrement la nuit près votre chatte, ce n'étoit pas la chatte qui étoit près de vous au lit.

MARIE.

Ah! monsieur le curé, qu'est-ce là ? qui a jamais entendu qu'un chat sut parler ? courrons tous à la maison ; car, ce marou-là est continuellement chez nous, il nous reprochera peut-être encore davantage.

BATTELIER.

Oui, Marie, quand j'étois dernièrement près de votre Mousse, dans votre cuisine, & quand vous me jettiez encore un os, ce n'étoit pas votre chat non plus qui vous prenoit par la tête, n'est-il pas vrai, mon révérend père ?

Censier, ouvrez un peu la porte, notre dogue est précisément détaché, laissez-le une fois entrer, celui-là fera bien d'autres complimens encore.

Alors nous ferons une fois le tour ensemble dans les écuries & sur le fumier, près de toutes les bêtes ; je n'ai cessé de faire la ronde toute la

nuit, depuis hier le midi, & tout ce qu'il y a dans la cenſe ſait parler, juſqu'aux rats & aux ſouris incluſivement; l'un l'a appris de l'autre. Les vaches ont commencé les premières, pendant que vous étiez hier à table enſemble, à diſputer ſur vos affaires du pays; voilà ce qui en arrive de parler ſi clairement, que tout le monde puiſſe le comprendre.

TONGERLOO.

Eh bien, grand Dieu! bonne notre dame de Montaigu, quelles choſes ſont-ce là? je ſuis maintenant ſi long-tems dans notre abbaye, j'y ai déja connu tant de bêtes, mais je n'ai jamais vu qu'aucune ſût parler, ſinon notre corbeau.

BATTELIER.

Allez donc, monſieur de Tongerloo, avec votre corbeau; votre corbeau ſait bien jaſer quelques mots ſans eſprit, mais pas comme nous; venez un peu avec nous dans l'étable, vous y entendrez bien autre choſe; vous ne devez rien craindre, quand le grand Dogue & moi ſommes près de vous, aucune bête ne vous fera du mal.

Nous entrerons par l'endroit où l'on met le fourage; en entrant à droite, eſt l'étable des vaches, enſuite l'étable des bœufs, monſieur de Tongerloo; à gauche eſt l'étable du taurreau, des geniſſes & des veaux, meſſieurs, & après cela, eſt l'écurie des chevaux & des poulins, que vous avez peut-être auſſi chez vous, meſſieurs.

Et lorſque vous irez & reviendrez d'un bout à l'autre, entre ces écuries & ces étables, vous entendrez comment ces bêtes ſavent, non-ſeulement

parler, mais encore comment elles raiſonnent auſſi bien que vous, même auſſi bien que des gens d'eſprit.

Cenſier, pouſſez ſeulement la porte, le Dogue & moi nous entrerons les premiers; car, comme vous n'êtes pas encore long-tems ici, ces bêtes ne vous connoiſſent pas encore auſſi bien que le Dogue & moi; le Dogue leur parlera le premier, car d'abord qu'elles l'entendent, ou qu'elles le voyent, elles ſont toutes tranquilles; autrement, en voyant tout d'un coup tant de perſonnes étrangères, elles pourroient être honteuſes ou ſe fâcher.

LE DOGUE.

Bien le bon jour, mes bonnes vaches; bon jour taurreau; bon jour geniſſes; bon jour veaux; bon jour chevaux; bon jour poulins; comment va la ſanté de vous tous? Voyez, voilà ici notre nouveau cenſier, vous ne le connoiſſez peut-être pas vous autres; car, vous ne l'avez certainement pas encore vu; faites lui un peu votre ſaluade.

Tous ces animaux enſemble.

Vive, vive notre nouveau cenſier, ſoyez le bien venu, notre maître, nous ne ſavions pas qui auroit été ici l'héritier, quand votre frère mourut ſans enfans.

TONGERLOO.

Mais voyez donc, pourquoi les bœufs ne parlent-ils pas? Il ſemble que leur nouveau maître n'eſt pas bien venu près d'eux.

LE DOGUE.

J'en dirai d'abord les raifons ; vous avez bien vu qu'en entrant je n'ai pas falué les bœufs non plus. Les pigeons & les canards ne fouhaiteront pas non plus la bien venue au cenfier ; ces trois efpèces de bêtes ont des rufes contre nous & contre toutes les autres ; elles s'imaginoient d'être ici les maîtres elles-mêmes ; fi le nouveau cenfier n'étoit pas venu en tems, elles nous auroient toutes tenues fous leur autorité ; mais à préfent elles n'ont plus perfonnes pour elles, que les rats & les fouris & les crapaux, & encore quelques cochons.

TONGERLOO.

Eh bien ! comment eft-il poffible que les bœufs veulent faire les maîtres entre toutes ces belles bêtes ? Un bœuf finalement ne fert à rien dans le monde, finon à boire, à manger, à fe repofer & à dormir jour & nuit, jufqu'à ce qu'il foit affez gras pour mourir.

LE NOBLE.

Et comment eft-il poffible que les pigeons veulent être maîtres ? ces petites bêtes font trop nobles de complexion, elles font fans fiel & fans efprit, elles font affifes tout le jour dans les champs ; comment ces innocentes bêtes veulent-elles donc être maîtres ? elles ne connoiffent pas leurs propres intérêts, & beaucoup moins encore les vôtres & ceux du cenfier.

LE SYNDIC.

Et les canards hélas! qu'eſt-ce que ceux-là veulent avoir à dire? ils ſont toujours dans leur vivier & dans l'ordure ; ils ne vont jamais à la campagne pour labourer ou pour ſemer ; ils ne font que quecquer entr'eux ; quand l'un quecque, l'autre quecque, & ils ne ſe comprennent pas les uns les autres ; comment ceux-là veulent-ils donc décider de l'inſtruction des autres !

LE CENSIER.

Mais ne pourriez-vous pas dire, Battelier, comment cette querelle eſt ici venue entre les bêtes ?

BATTELIER.

Eh bien oui, cenſier ; lorſque votre frère étoit encore maître ici, il eût envie de diminuer, en partie, le nombre des rats & des ſouris, & ce fut une choſe que les bœufs, les pigeons & les canards ne voulurent pas ſouffrir, quoique dans le principe ils y avoient conſenti eux-mêmes.

Ils ſe ſont donc ligués enſemble avec les rats & les ſouris, & ils ont donné beaucoup à boire aux cochons.

Les rats ont commencé à prêcher, pour faire croire aux crapaux, que le maître nous vouloit du mal à tous, & c'eſt ainſi qu'ils ſe ſont mis tous enſemble pour chaſſer le cenſier.

Et quand une fois le cenſier ne fut plus ici, les bœufs, les pigeons & les canards ont dit ; qu'eux ſeuls devoient être les maîtres, & que nous devions tous être ſoumis à leur gouvernement.

Il y eut beaucoup de bêtes très comme il faut, qui furent auſſi fanatiques que les crapaux mêmes, en prenant pour de l'évangile tout ce que les rats leur prêchoient, & par-là eſt venue la diſcorde entre les bêtes.

Cela eſt allé ſi loin, que beaucoup de bêtes très comme il faut, ont été chaſſées, empriſonnées & mêmes aſſaſſinées; ces innocens animaux n'avoient cependant pas fait de mal! Juſqu'au berger a du prendre la fuite avec ſon chien; celui-ci s'appelloit l'*Impartial*, & il eſt encore quelque part en France, dans la cenſe de votre frère; il paroit qu'il eſt malade, ou qu'il n'oſe pas encore revenir, parce qu'il y a une priſe de corps à ſa charge.

LE DOGUE.

Oui, l'*Impartial*, s'il tarde encore quelque tems à revenir, je lui dirai bien des ſottiſes; ſi je l'avois ici, je lui en donnerois: ah! s'il vouloit ſeulement revenir avec le berger, perſonnes ne lui feroit plus de mal; & tous les moutons avec les autres bêtes, retourneroient ſous leur paſteur; voyez un peu quelle armée cela formeroit, & alors notre querelle feroit finie tout d'un coup.

LE CENSIER.

Mais, dites moi un peu, Battelier, pourquoi les bœufs, les pigeons & les canards, ont-ils voulu être ſeuls maîtres ſur tous les autres?

BATTELIER.

Cela vient, cenſier, de ce qu'ils ont toujours repréſenté les autres auprès du maître commun.

LE CENSIER.

Mais, comment cela eſt-il arrivé; Battelier ? ils ne ſont cependant pas les plus inſtruits, ni les plus capables de vous tous, pour repréſenter tous les autres.

BATTELIER.

Oui, cenſier, cela eſt certainement vrai; car, notre taurreau a lui ſeul plus d'eſprit dans ſes cornes, & notre cheval entier en a plus dans ſa queue, que ces trois ſortes de bêtes toutes enſemble dans tous leurs corps.

LE CENSIER.

Cela doit cependant avoir eu un commencement; ont-ils donc été autrefois les plus inſtruits, pour ſe mettre comme repréſentans à la tête de tous les autres.

BATTELIER.

Pour cela, cenſier, je n'en ſais rien, vous pourriez mieux vous adreſſer pour cela à notre corbeau, qui eſt là dans ſa cage, à l'entrée de la maiſon; je crois que celui-là a bien l'âge de deux cens ans, il ſaura peut-être bien l'origine de cela; allons, nous irons une fois le trouver, laiſſez venir auſſi toutes les autres bêtes, pour l'entendre parler, chacun doit ici ſoutenir ſon droit. Ce corbeau eſt auſſi vieux que les rues; il ne voit preſque plus clair de vieilleſſe; mais, lorſque je ſerai auprès, il répondra bien; attendez je lui parlerai le pre-

mier pour le mettre en train; vous, en lui parlant, devez premièrement lui demander d'où il eſt, dans quel tems il eſt né; car il eſt fier de ſon âge.

BATTELIER, *encore.*

Eh bien! mon cher corbeau, comment va-t-il? Voyez, voilà notre nouveau cenſier.

LE CORBEAU.

A votre parole, Battelier, j'entends bien que c'eſt vous, mais voir je ne le ſaurois plus, à force de vieilleſſe; j'aurois cependant encore bien volontiers vu notre nouveau cenſier; voilà que j'ai vu & connu ici tant de cenſiers, & la plus grande peine que j'ai de ne pas pouvoir voir ce cenſier ici, eſt, parce que j'entends qu'il eſt ſi bon & ſi juſte, comme notre capitaine me l'a dit hier.

Je ferai cependant tout mon poſſible pour crier de toutes mes forces, vive, vive notre nouveau maître, notre pacifique maître. Ah! je n'en puis plus, j'ai le cœur plein & les larmes me coulent des yeux, parce qu'il eſt ici venu nous délivrer de nos calamités.

LE CENSIER.

Eh bien! mon cher corbeau, quelles calamités avez-vous donc ſouffert?

LE CORBEAU.

Battelier, qui eſt-ce qui me parle donc là? je ne connois pas cette voix, & l'on m'appelle, mon cher corbeau.

BATTELIER.

Ah! cher corbeau, c'eſt notre nouveau cenſier, il nous appelle tous ſes chers enfans, & nous avons tous crié à haute voix : *vive*, *vive notre nouveau maître*; mais ces bœufs, ces pigeons & ces canards ſont tous reſtés muets ; ils n'ont pas voulu crier avec nous, que notre maître vive long-tems.

LE CORBEAU.

Oui, Battelier, je le crois bien, ils ont eux-mêmes voulu être nos maîtres ; cela ne s'eſt jamais vu chez leurs prédéceſſeurs ; nous les avons toujours reconnus pour anciens repréſentans, & nous avons bien voulu leur confier nos intérêts communs ; quoiqu'il y en avoit de plus capables qu'eux; mais dépoſer nos anciens maîtres, & vouloir être nos maîtres eux-mêmes, pour nous gouverner, comme ils ont commencé à le faire, cela va trop loin! S'ils étoient reſtés maîtres encore quelque tems, j'aurois maintenant déja été mort, & vous tous ruinés.

LE CENSIER.

Mais, mon cher corbeau, puiſque j'entends que vous êtes ſi vieux, ne pourriez-vous pas me dire, comment ils ſont devenus vos repréſentans?

LE CORBEAU.

Vous voulez certainement dire, cenſier, avec votre permiſſion, comment leurs prédéceſſeurs ſont devenus les repréſentans de nos ayeux? Je ne ſais

pas tout cela précifément de moi-même : mais en grande partie par tradition de mes ancêtres.

Vous devez favoir, cenfier, que je fuis né ici aux Pays-Bas, dans votre bois, l'an 1572, & mes ancêtres ont ici tous auffi demeuré dans le pays; j'ai volé avec mes ancêtres pendant fix années de fuite de tout coté par le pays, & alors je fus attrappé & mis ici dans cette cage. Pour lors on m'a coupé le filet, & j'ai appris à parler; néanmoins avant cela nous nous comprenions également, mes ancêtres & moi.

Tout ce que nous vîmes donc ici dans le pays, pendant ces anciens tems, étoit pour la plus grande partie encore bois & déferts, à l'exception des villes, que mes ancêtres ont encore vu bâtir, & dans ce tems-là, on ne connoiffoit pas encore des chevaux ici au pays. C'étoient les bœufs qui traînoient les charrues & cultivoient les terres.

On ne connoiffoit pas encore des hommes de lettres, des maîtres de langues, ni des négocians.

Les pigeons furent les premières bêtes volantes, qui quittèrent les airs pour aller demeurer dans les maifons & dans les bâtimens, & qui y font devenus familiers; on ne connoiffoit pas encore des gouverneurs, des financiers, des banquiers.

Les canards furent les premières bêtes, qui fortirent de l'eau pour venir dans les villes & dans les maifons, & qui s'y font familiarifés; on ne connoiffoit point encore de fabriquans, d'artiftes, ni auffi de jurifconfultes, ni de chirurgiens.

Et ainfi, il n'étoit pas étonnant, cenfier, que dans les anciens tems, ces fortes de bêtes portaffent la parole, pour toutes les autres, quoiqu'ils n'avoient pas de commiffion écrite à cet effet; car même dans ces tems-là les gens ne favoient pas encore écrire.

Mais

Mais ce qui eſt le plus remarquable ; c'eſt que ces trois ſortes de bêtes, ſont toujours reſtés, juſqu'à préſent, les repréſentans des autres, malgré que les autres bêtes ont bien, au-deſſus de celles-là, acquis toute ſorte d'expériences, tant dans le commerce, que dans les fabriques & les études, & ont amené par leurs talens, le commerce & la richeſſe dans tout le pays.

Tandis, au contraire, que ces trois autres ſortes de bêtes, au-lieu d'ajouter à leurs connoiſſances, ſont toujours devenues de plus en plus lourdes & inhabiles.

Car, voyez un bœuf, il ne travaille plus dans ces tems-ci! ſa principale occupation eſt manger, boire & dormír.

Pour mieux le comprendre, quoiqu'on ne puiſſe pas comparer les hommes avec les bêtes, prenez exemple à un moine.

A quoi eſt-il deſtiné! Quelle eſt ſon occupation, & quelle eſt ſa fin?

Il eſt deſtiné à ſervir Dieu; quand il profeſſe, il meurt au monde, il perd tous ſes biens avec la direction d'iceux, il ne peut plus régir ſon propre bien, & il veut régir le bien de tous les autres. Quelle apparence y a t-il la dedans, cenſier? je vous le demande?

Toute ſon occupation eſt d'étudier la théologie; ſon devoir & ſon obligation eſt d'enſeigner le cathechiſme, de précher & de confeſſer. Qu'eſt-ce que cela a de commun avec les affaires du monde? je vous le demande?

S'il devient ſupérieur, quand même ce ſeroit prélat d'une abbaye, quel eſt ſon devoir, ſinon d'amener ſes religieux à l'obéiſſance, de leur donner l'exemple de la ſobriété & de la chaſteteté, & de ſoigner enſemble à leurs offices; je ſais bien

qu'ils ne le font pas ; mais qu'eſt-ce que cela a de commun avec le monde ?

Quelle eſt maintenant ſa fin ?

La même choſe que ſon commencement.

Les moines trouvent dans l'abbaye des biens tout prêts, plus qu'il ne faut, pour en vivre comme des princes ; ils ne peuvent pas en acheter auprès ; ils ne peuvent pas non plus en vendre, & ils ne peuvent pas trafiquer ni commercer ; ils veulent cependant gouverner le pays, qui, vu la grande population, ne peut plus exiſter ſans commerce. Cela a-t-il de l'apparence, Jacques ? parlez un peu vous ; vous vous connoiſſez mieux que moi aux affaires du pays.

JACQUES.

Eh bien non, cela n'a point d'apparence ; c'eſt ce que me diſent les gens dans tous les autres pays, comme en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, en France, &c., lorſque je traverſe ces pays-là pour mon commerce ; mais je n'aimerois pas cependant que les moines n'y fuſſent pas ; car je leur livre trop. S'ils boivent bien, ils payent bien auſſi ; d'autres font aller par-là leurs affaires en arrière, & les leurs vont toujours en-avant ; car, depuis qu'ils ont changé leurs hoſpices en palais & en forts, pour en exclure les pauvres, ils ne ſavent plus que faire de leurs revenus, ou ils devroient faire la guerre.

LE CORBEAU.

Vous parlez pour votre intérêt, Jacques ; vous ne pouvez pas faire cela ; chacun doit parler pour le bien général ; parlez une fois vous maintenant, Battelier.

BATTELIER.

Les pigeons ſont à-peu-près comme les nobles, qui ſont élevés dès l'enfance dans le grand monde, & s'amuſent avec la comédie & la chaſſe; qui doivent avoir des intendans pour leurs propres bois & autrrs poſſeſſions; ils ne connoiſſent pas le froment hors du ſeigle, & ils veulent reſter à gouverner le pays; quelle folie!

LE CORBEAU.

Bravo, Battelier, c'eſt bien dit; que le dogue pourſuive une fois à préſent.

LE DOGUE.

Les canards ſont à-peu-près comme les gens de métier, qui doivent toujours reſter chez eux pour aïnſi dire, dans leur vivier, pour gagner du pain à leur femme & à leurs enfans; ils ne connoiſſent ni droit, ni commerce, ni fabriques, & ils veulent tenir le bien-être du pays ſous leur direction; quelle extravagance!

JACQUES.

Oui, ſi la direction de notre pays étoit une fois confiée à d'autres gens plus inſtruits, quel riche pays ne deviendroit-ce pas ici? car, tout ce qu'il y a eſt fertile, tout y croit en abondance, & notre pays ſe trouve dans une poſition pour le commerce, comme il n'y en a point de ſemblables; mais que veux-je dire? les gens ſont trop fanatiques, ils ne penſent pas, ils ſe plaiſent à reſter plus lourds que les bêtes.

LE CORBEAU.

Allons donc, mes chères gens, puiſque j'entends que vous avez auſſi des raiſons de vous plaindre, aſſemblez vous une fois comme nous allons le faire, afin de procurer, entre nous, les moyens d'une meilleure repréſentation; faites le vous autres également ainſi. Pourquoi les gens doivent-ils demeurer plus lourds que les bêtes?

JACQUES.

Que notre maître nous en donne la permiſſion; notre intention n'eſt que pour le bien; je ne parle pas pour moi-même; & ſi les propcſitions que nous lui ferons, n° ſont pas plus avantageuſes, on pourra laiſſer les choſes comme elles ont toujours été.

LE TAURREAU.

Oui, mais cher corbeau, ne ferions-nous pas mieux de laiſſer décider notre cauſe en juſtice, au banc de cette paroiſſe?

LE CHEVAL *entier.*

Eh! fichu taurreau, vous avez été vous-même avec nous, quand nous avons hué ces magiſtrats, parce qu'ils n'avoient pas voulu nous prêter leur appui, lorſqu'on nous opprimoit dans le tems que nous n'avions pas notre maître. Vous avez dit alors vous-même, que ces magiſtrats étoient trop ſuſpects pour être encore nos juges.

LA VACHE.

Il faut faire attention, cheval-entier, ſi ces magiſtrats ne ſont pas fondés à défendre cette ſuſpectation en juſtice.

LA GENISSE.

Cela eſt vrai ; mais il faut alors que le ſeigneur de la paroiſſe établiſſe d'autres magiſtrats, pour décider cette cauſe de ſuſpectation ; car ces premiers magiſtrats, ne peuvent pas être en cela leurs propres juges ; ou bien ces magiſtrats pourroient dénommer de leur côté quelques juriſconſultes, nous pourrions auſſi en dénommer autant de notre côté, & le ſeigneur, lui-même, pourroit encore en dénommer un pareil nombre, afin que toutes ces perſonnes dénommées, puſſent enſemble porter une ſentence de cette ſuſpectation, & alors ces magiſtrats n'auroient aucune plainte à faire.

LE VEAU.

Mais il me ſemble que ces magiſtrats ont, par eux-mêmes perdu leur droit ; car, voyez-vous, chaque juge a toute ſa qualité de juge, dépendante du ſeigneur de la juſtice.

Quand ceux-ci ont maintenant, eux-mêmes, dépoſé le ſeigneur de la juſtice, & déclaré qu'il n'étoit plus le ſeigneur, ces magiſtrats ne pouvoient plus être non plus ſes officiers de juſtice.

Et quand ils ont déclaré que nos repréſentans devoient être nos ſeigneurs de juſtice, ils ſe ſont encore fait davantage déchoir de leur droit.

Et de plus encore ; quand alors ils ont prêté

leur ferment à nos repréfentans, comme feigneurs de la juftice, ils rendirent leur office de juge entièrement dépendant de nos repréfentans, & ils reftent encore attachés à eux.

Ces repréfentans font maintenant feigneurs bas, conféquemment ces magiftrats doivent les fuivre & être également juges bas; car quoiqu'on ne puiffe ôter à quelqu'un fon office, tout homme peut néanmoins remercier fon office, ou le perdre par fa propre conduite, par fa volonté & par fes vœux. Que prétendez-vous de cela, vous, cochon.

LE COCHON.

Cet argument eft trop fort, je ne peux pas beaucoup grogner là contre; je laiffe cette queftion à décider entre ces magiftrats & le cenfier même, ou bien à d'autres qui la comprennent mieux, & qui peuvent être dénommés à cet effet.

LE CHAPELAIN.

Oui, mais on ne peut pas changer la conftitution, il faut toujours qu'il refte une magiftrature, de même qu'un Etat ou une repréfentation.

LA TRUIE.

Que vous êtes une lourde bête, confrère; quand on nous procure d'autres magiftrats, au-lieu de ceux-là, la magiftrature ne refte-t-elle pas alors? & quand on procure au fubftitue d'autres repréfentans, l'Etat ne demeure-t-il pas auffi? Eft-il poffible que vous foyez fi ftupide? comment voulez-vous donc demeurer chanoine?

TONGERLOO.

O grand dieu ! que nous avons tous été dans l'erreur ; je vois bien moi où tendent toutes ces queſtions ; nous avons tous manqué ; nous aurions tous mieux fait de venir à l'avis dans cette cenſe ; mais qui auroit penſé qu'il y avoit ici tant de bêtes auſſi ſubtiles ?

Nous étions tous trop fâcheux & trop orgueilleux, pour être maîtres & reſter à tenir la couronne; c'eſt par-là que, pour notre propre malheur, nous nous ſommes attiré la punition ſur nous-mêmes.

C'eſt par-là que tant d'innocens ont péri ſi cruellement & ſi inutilement, & que tant d'innocens doivent ſouffrir encore aujourd'hui.

Je ne vois pas que, quand même nous voudrions encore recommencer, nous pourrions, pendant toute la vie, attendre quelque tranquillité avec notre couronne.

Et vû que nous ſommes cauſe de tant de dommages & de tant de malheurs, c'eſt à ſavoir encore comment nous ferons dans l'autre monde.

LE COQ.

J'ai chanté aſſez long-tems & aſſez ſouvent, monſieur de Tongerloo; quand je chantai jadis, Pierre vît d'abord ſa faute, & ſe tourna avec des larmes de ſang vers ſon maître.

Mais perſonne de vous tous n'a voulu m'entendre ; la juſtice doit fleurir ; l'huile ſurnage; perſonne ne peut plus prendre de mauvaiſe part, que l'on ſuive ce qui eſt équitable ; la preſſe eſt libre pour la juſtice.

740

Il faut que vous attendiez maintenant ce qui peut en arriver par la ſuite ; je vous en prie, ne vous battez plus, pour que la choſe ne devienne pas pire ; mais priez ſans-ceſſe tous enſemble, pour obtenir des graces & des lumières pour que le ſouverain & le ſeigneur des armées nous ſoit à tous miſéricordieux. Ainſi ſoit-il.

F I N.